

Ivan Solans

Le Spleen de Paris ^[1]

Le grésil perçait la lourde laine, les lins et la peau, s'insinuant par tous les pores jusqu'aux os. Un grésil de novembre, gris et glacé, un grésil de Toussaint et de mort ! Les chaussures, pendantes par-dessus le quai, semblaient deux gargouilles monstrueuses déversant leur vomi dans le fleuve. Une Seine de saison, boueuse à souhait, grossie de terres arrachées, de nitrates et de pestilences, déjà malade de l'hiver à venir.

Deux heures, qu'abrité sous un platane bordant le quai, mon regard n'avait quitté cette silhouette aux épaules accablées, cette chevelure raidie et empesée d'eau, ce dos voûté et parfois secoué de spasmes, cette flaque sans cesse agrandie autour de ces reins creusés de froid, de ce pantalon imbibé jusqu'à n'en plus pouvoir des souillures du pavé... De mes pieds inondés à cette forme assise, à quelques pas de moi, s'était creusé un ru, chaque instant plus large, plus impétueux. Je sentais y couler des pleurs de solitude, des larmes d'agonie comme, comme... Ah, ces mots qui ne viennent pas !...

Quelle tristesse, quel chagrin l'avaient amené ici, dans cette fracture du temps ? Quel abandon l'y maintenait contre toute volonté ? Je ne pouvais qu'imaginer ou du moins tenter de le faire. Je ne savais rien de cet homme que cette image figée, dos à mes pensées. Un gris dans le gris, à peine plus sombre, comme l'ombre d'un cœur à bout de battements ; une feuille orpheline détachée de sa branche, nue sur les pavés et que des pas inconnus écorchaient... Me revinrent quelques vers, lancinants, prophétiques :

Quand la pluie, étalant ses immenses traînées,
D'une vaste prison imite les barreaux,

Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux...^[2]

Etait-ce une femme, une fin d'amour qui le tenaient ainsi, absent dans la ville et le gris qui le consumait ?

Est-elle brune, blonde ou rousse – Je l'ignore...^[3]

Vers quelles dentelles ou déchirures voyageait son âme ? Quel cri muet l'avait déposé là, sous cette eau et ce silence ?

« Ai-je un pays, une terre, un toit ? Une tombe qui me tient, une dalle ou une parcelle de croix qui me dirait ici c'est chez toi ? Les gravats ont recouvert les charniers, les herbes et les ronces, les murs écroulés... Etais-je de Baby Yar, de Budapest, de Groznyï, de Srebrenica ? Les bombes ont fracassé les cerisiers en boutons, les chars écrasé les gerbes de blé. Et dans le blanc des fleurs, l'or des épis, des coquelicots de sang ont maculé les champs, souillé les forêts, mêlant les lieux et les chemins, semblables et boueux, gris et silencieux. Parfois, il me semble entendre un pleur... Une fille, une femme, une mère qui geint et qui appelle. Qui ? Il n'y a personne ! Que l'enfer des klaxons et le jeu des néons, les rues qui grincent et les pavés qui luisent. Cent balles la passe, la fraction de misère... Etait-ce ma fille, nue, sous ce lampadaire, ses yeux noirs fardés de pluie et de dégoût ? Etait-ce mon amante, ses bas en travers d'un lit de fortune et gémissant d'un plaisir qui n'est pas ? Etait-ce ma mère, cette catin adossée au comptoir, ivre de désamour et de mauvais alcool ? Peut-être n'était-ce que le vent remontant du Danube le long des crématoires et des barbelés, celui de l'Ienisseï sous le murmure des goulags et des glaces du Nord ; celui de la Garonne soufflant sur les gabares espagnoles ?

Ne pleure pas fillette, ne pleure pas aimée, demain se lèvera plus beau et bleu... Le staccato des armes automatiques, le chuintement des mines... Ia lioubliou vass...^[4] Gris de poussières et de cendres, gris d'encens et de terre. Une pelle, un vieillard : il faut peu pour une gamine de huit ans. Guère plus pour une mère ou une épouse... Marche, marche ! Compte tes pas ! Un pour l'enfant, deux pour l'adulte ! Les mêmes qu'à Prague, Varsovie, Sarajevo !

Parfois j'entends un pleur !... Mes larmes dans le soir, dans le noir, désespoir ! M'entends-tu, maman, mon amour, mon enfant ? Et ce fleuve qui court de l'aube au crépuscule, immuable, gris de tous ces temps pris. Ai-je une vie ? »

Personne, pas même un chien ! Que ce dos de laine, figé dans son souvenir ; que ce gris détrempé, penché sur ses hiers... Je n'ose bouger, m'avancer, partir. Etrange fascination que la vie face à son miroir, que ce regard face à la Seine. Et ce grésil qui n'en finit pas !...

« Ce fleuve qui fuit, vers quelle mouvance, quel désir inachevé, quel dessein ? Pareils à lui alors roulaient la Miljacka, le Dniestr et le Don. C'était... Trop loin, trop ancien Juste un cri, le vacarme de la vie qui fuit ! Je crois bien qu'elle s'appelait Sara !... Lora !... Non, Maman !... En réalité, je ne sais plus ; peut-être les trois ! Avec de la pluie, de la neige fondue ; avec le gris et le grésil des larmes... Et le bruit, beaucoup de bruit ! Un tonnerre qui soulevait les champs, les immeubles ; qui crevassait la terre, érigeait les tertres ; un fracas qui couchait les corps sans distinction d'âge, de sexe, de race ; un éclatement qui nappait les nues de chairs et de sangs... Oui, c'est cela, c'est toujours cela !

A peine avais-je eu le temps d'être un enfant... Me voici vieillissant, sans pays, sans terre, sans toit. Que cette laine de givre, que ce manteau de pluie... »

Dieu, qu'il faisait froid ! Là-bas, sur le pont, un homme venait de s'avancer, pareil aux pierres, pareil au ciel : gris, intensément gris ! Je le regardais descendre, écoutant le claquement de ses pas sur les marches, suivant sa silhouette arrivée sur les pavés... La même approche, la même allure qui étaient, quelques heures plus tôt, les miennes !... Bien qu'intrigué, j'oubliais vite la coïncidence et reprenais mon observation. Le dos n'avait pas bougé. Seule, autour de lui, la flaque s'était agrandie.

« Parfois j'entends un soupir, un souffle passager. Parfois, seulement parfois... O zatchièm éta notch tak byla kharacha ? ^[5] O nuit ! Qui se souvient de toi ? Je suis sans pays, sans terre, sans toit. Plus de jeux et de ris, que le glas sur la ville, le ricanement des snipers, le feulement des obus... Ah, oui ! Maintenant je me souviens ! Elle s'appelait Sara, ma fille couchée nue sous le réverbère du marché, ses yeux dans les nuages et son sang dans la rue ; elle s'appelait Lora, mon amante endormie dans son linceul de drap blanc ; elle s'appelait Tamara, ma mère adossée à l'érable, face aux fusils allemands... Elles s'appelaient la Vie, elles s'appelaient l'Amour. Je et elles, c'est tout comme ! Le Don, le Dniestr, la Miljacka et la Seine... »

Quelle rumeur montait à moi ? Quelle déraison ? Je vis le dos lentement se redresser, l'homme se soulever comme si des siècles l'avaient lourdement habillé. Puis il se tourna vers moi, miroir de mes yeux, de mon corps, de ma vie... Reflet de mon cœur, de ma chair !

Lorsqu'il se laissa glisser dans le cours vrombissant des eaux sales, toute sa désespérance se lança à ma conquête, toute ma désespérance se joignit à son geste comme un autre moi-même englouti. Suspendu aux remous du fleuve, je m'approchais du bord, scrutant l'impossible du regard disparu. Puis je m'asseyais, les jambes ballantes au-dessus des eaux. A quelques pas, derrière moi, l'homme du pont venait de s'abriter sous le platane bordant le quai. Le grésil perçait ma lourde laine, mes lins et ma peau, s'insinuant par tous mes pores jusqu'aux os. Mes chaussures, balançant dans le vide, semblaient deux gargouilles monstrueuses déversant leur vomi dans le fleuve. Une Seine de saison et boueuse à souhait...

1 – Charles Baudelaire

2 – Charles Baudelaire – Spleen (n°3)

3 – Paul Verlaine – Mon rêve familial

4 – Ia lioubliou vass... : Je vous aime...

5 – O zatchièm éta notch tak byla kharacha ? : Oh pourquoi cette nuit fut-elle si belle ?